

L'ENFANT
QUI
M'ACCOMPAGNE

CLAUDE GUTMAN

L'ENFANT
QUI
M'ACCOMPAGNE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-096008-3

© Éditions du Seuil, avril 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Judith, qui m'a fait comprendre que ce qui était de
l'hébreu pour moi l'était vraiment.*

Sauve qui peut...

Je suis né le 27 décembre 1946 à Petach-Tikva, Palestine. Ç'aurait pu être dans n'importe quel village, kibboutz, mochav, trou à rats, du moment qu'il se soit trouvé en Palestine britannique. Mes parents y vivaient en décembre 1946. Comment étaient-ils arrivés là ?

Pour le comprendre, je m'appuie sur quelques confidences arrachées, quelques plaintes spontanées de Grand-Mère, une quarantaine de photos, une liasse de lettres et une centaine de pages écrites par mon père qui m'a légué *son* histoire. Le vrai et le faux s'y tamponnent. Les bleus ramassés, les atrocités vues, vécues, y sont rejetés dans un rire jaune. Il a trinqué jusqu'à plus soif. Ses mensonges volontaires ou involontaires lui font moins mal que la vérité. Je les lui laisse. Ils lui ont permis de survivre.

À moi d'en tirer une vérité vraisemblable pour mesurer le poids des valises dont j'ai hérité en naissant.

Je pourrais encore tenter l'aventure de téléphoner à ma mère au kibboutz où elle vit toujours. Elle me répondrait avec une gentillesse exaspérante qu'elle perd la mémoire avec l'âge, qu'elle confond jusqu'aux prénoms de ses enfants.

Ma mère, pour toute protection, cultive ses trous de mémoire.

Quant à mon père, nos relations ont tourné vitriol. S'il répondait, ce serait pour me débiter sa sempiternelle histoire sans faille, bétonnée, bonne à dynamiter. Je n'ai plus envie de chatouiller ses vieilles douleurs puisqu'il n'en a pas. Qu'il les garde.

Je reste avec ma préhistoire à recomposer.

Quand le tocsin sonne la Libération de Paris, Simone, ma mère, a 17 ans. Elle a échappé à la rafle du Vél d'Hiv, porté l'étoile jaune, s'est cachée peu de temps à la campagne puis est retournée vivre chez ses parents, Jules et Pauline, à Montreuil. Elle aime danser, elle aime rire. Elle ne rit plus du tout quand on lui trace son avenir : la couture. Elle déteste la couture. Elle déteste aussi sa mère. Le premier prétexte trouvé, elle décampe de Paris. Une organisation juive, l'OSE, rassemble comme elle le peut les enfants cachés qui sortent de leurs cachettes avant de les rendre à leurs parents... s'ils sont encore vivants. Autant les occuper en attendant. Et ma mère, toute jeune, se retrouve du côté de Pau, laissant libre cours à ses talents de danseuse. Elle panse les plaies de gosses cabossés, elle, à peine moins cabossée qu'eux. Avec des chants, des rondes et des danses, dans un home d'enfants improvisé, elle redonne le sourire à des gamins baptisés en urgence sous l'Occupation. Pierre, Paul, Jacques ou Marie redeviennent Nathan, Samuel, Jacob ou Hannah.

Mon père, lui, a atteint la cinquantième ou soixantième étape de son échappée solitaire qui lui a fait traverser la guerre. Il m'en livrera les détails un à un : récit plat qui cache trop d'émotion. Comment il a sauté du camion qui l'expédiait droit au train, direction Auschwitz. Comment il est passé en Belgique, s'est fait arrêter en tant que réfractaire au STO et comment il a terminé sa guerre en prison, dans la poche de Bastogne, ignorant s'il serait tué par les bombes alliées ou allemandes. Il a survécu sans une égratignure. Juste une énorme plaie vivante de 21 ans qui retourne à Paris, y apprend que toute sa famille a été déportée et qu'il reste l'unique rescapé : version à moduler. Il s'engage, prend les armes pour tuer tout Allemand qui bouge dans ce qu'on appellera la « campagne de France » et se fait démobiliser pour ne pas partir en Indochine « bouffer du Viet » : ils ne lui ont rien fait.

S'il atterrit à la campagne, près de Pau, c'est qu'il crève de faim à Paris, ne trouve pas de travail et ne sait où loger. Une organisation sioniste a vu en lui le volontaire idéal pour s'occuper du secrétariat et du ravitaillement d'une quarantaine de rescapés des camps qui attendent dans une immense villa que la Haganah donne l'ordre du départ pour Eretz-Israël. Mon père fabrique de fausses cartes d'identité, gère les conflits entre Polonais, Hongrois, Roumains... Je suppose qu'il le fait en yiddish, sa langue maternelle, entre deux cours d'hébreu que d'autres donnent à ces réfugiés en attente de Terre promise.

Et si mon père tombe amoureux de ma mère, c'est qu'elle vient

donner des cours de danse aux réfugiés. Je conserve cette version, noir sur blanc, tant elle est absurde. Les rescapés des camps avaient besoin de tout et surtout de danser, j'en suis fort aise. Mon père, sur ce qui suit, se fait très discret. Il l'aime. L'aime-t-elle? Tout s'accélère. L'ordre de départ tombe, impromptu. Dix kilos de bagages par personne. Et lui ne peut partir sans ma mère. Comment la convainc-t-il de le suivre? Comment abandonne-t-elle son home d'enfants? Un grand flou jusqu'à leur départ de Cassis, sur le *Tell Hai*, vieux rafiot lesté de 800 clandestins tassés dans les cales, dans les vomissures, les hurlements, la crasse, la soif, la sueur et la peur d'être interceptés par les Anglais. Ce qui devait arriver arriva. Au dixième jour, le cargo est arraisonné par les Anglais et dirigé sur Haïfa. *Exodus*, version non-technicolor. J'imagine que la *Hatikva*, futur hymne israélien, s'est élevée du pont du bateau en vue de la Terre promise.

Ce ton volontairement primesautier pour une tragédie. Il fait écho à la façon dont mon père m'en a parlé. Une distance rigolarde, gouailleuse. Rien qui trahisse le sentiment d'une libération attendue, la crainte de l'inconnu, la force d'être ensemble, l'affirmation d'une identité, la fin d'un cauchemar, la fierté d'être juif et de pouvoir l'afficher mais avec une étoile de David sur un drapeau et non plus cousue, jaune, infamante, du côté du cœur.

Une seule certitude : ma mère n'est pas devenue sioniste au cours du voyage. Trop malade.

Une unique indignation : la mienne quand mon père me parlait de son arrivée avec un détachement méprisant.

– Imagine que ces « cons », je ne peux pas les nommer autrement, à peine descendus de la passerelle, sont allés embrasser le goudron en remerciant Dieu. Tu parles d'un dieu ! Il les a envoyés à Auschwitz.

La haine livide de mon père. Mon malaise de le voir maltraiter des pouilleux comme lui, qui s'en étaient sortis. Quelle importance s'ils croyaient en Dieu? Mon père réglait ses comptes avec le divin. Moi, j'étais heureux pour eux. Ils auraient pu danser, faire les pieds au mur ou des galipettes : ils étaient vivants et moi content.

Ma mère n'est pas davantage devenue sioniste durant les trois mois passés au camp d'internement d'Atlit. Elle ne parlait pas un mot d'hébreu et, dans l'alignement des tentes entourées de barbelés, elle devait nécessairement s'affilier à l'une des organisations qui proposaient un avenir radieux. Une gageure pour qui n'a jamais pataugé dans les disputes judaïques. Irgoun? Hachomer Hatzair?

Poale Sion de droite ? de gauche ? Autant de groupements dont ma mère apprenait l'existence. Mais, pour sortir du camp, il fallait appartenir à « quelque chose », être attendu dans un kibboutz. Mon père a fait le choix. Il avait milité à gauche dans sa jeunesse et s'est retrouvé dans un kibboutz de gauche : Sdot-Yam, au bord de la mer, à l'emplacement de la Césarée romaine, celle d'Hérode. Ma mère ignorait tout à la fois Hérode et les noms des dirigeants juifs qui voulaient chasser les Anglais et construire un État juif.

Ma mère s'est égarée, transplantée, suiviste, obéissant à mon père. Et c'est à travers des larmes qu'elle a vu le kibboutz, se demandant ce qu'elle y faisait. Passé le chaleureux accueil, elle a vite compris. Affectée à la lingerie, elle lavait et repassait dans une baraque en bois sous l'effroyable chaleur. Mon père, lui, fabriquait des papiers à longueur de journée. Chaudes journées commencées vers 5 heures du matin – sieste indispensable – et reprise du travail jusqu'au coucher du soleil. Après neuf heures harassantes, une heure de cours d'hébreu pour les volontaires. Mon père s'y est rendu à reculons. Ma mère s'en est abstenue, allant se réfugier sous leur tente.

Le kibboutz Sdot-Yam de l'époque, créé en 1940, ne disposait six ans plus tard que de trois bâtiments en « dur ». La salle à manger-réfectoire-centre de réunion, dont l'arrière donnait sur la mer, d'une bâtisse tout en longueur – aujourd'hui musée Hannah-Senech – et d'une pouponnière. Le reste ? Une vingtaine de tentes regroupées sur le sable des dunes, un enclos pour les vaches, un poulailler, un hangar à bateaux qui sera emporté par une tempête et quelques touffes de gazon qui commencent à sortir de terre. Les champs gagnent sur les dunes du côté du vieux port, au loin. Un château d'eau colle à la salle à manger et signale de loin une implantation agricole : le kibboutz. Ma mère qui a toujours rêvé d'être fermière se débat avec le nouveau prénom dont on l'a affublée. Impossible de garder son Simone natal qui sonnait « Shimon », prénom masculin. D'approximation en approximation, elle est devenue Ziva – clarté, rayonnement –, prénom qu'elle porte toujours au kibboutz. Quant à mon père, il avait transformé son Michel fictif de l'Occupation en Michaël. Rien de plus normal quand on se prénomme réellement Élie. Mais il ne voulait plus de ce prénom juif. Et chacun, au kibboutz, de s'inventer un prénom hébreu. Une hébraïsation forcée qui va aussi forger Israël. Pratique considérée comme nouvelle par

les incroyants socialistes mais qui rejoint toute la tradition biblique. Abram, au moment de l'Alliance, n'est-il pas devenu Abraham, et Sarai Sarah ?

À l'inverse, je me suis longtemps interrogé sur le prénom de mon grand-père, le père de ma mère. Comment, arrivé de Pologne en France avant-guerre, clandestin lui aussi, a-t-il transformé son Tkiel énigmatique en un Jules on ne peut plus français ? Les chemins tortueux de nos prénoms.

Le mien ? Une aberration, une hérésie. Une insulte au bon sens au moment précis où tout s'hébraïsait à marche forcée. Les Aaron, Arod, Baruk, Etan, Gad, Gershom, Ira... Léa, Liorah, Déborah, Yaël, Ada déferlent. Les identités d'emprunt fleurissent : emplâtres qui disent « nous ne sommes plus qui nous étions ». Aux orties les Maurice, Jérôme, André, Louise, Élisabeth, Denise – comme s'ils pouvaient être effacés. Effets de la croyance, du mirage qui n'aura qu'un temps. Du passé faisons table rase ! Le couvert sera remis vingt, trente, quarante ans plus tard, au détour d'un rien. Le jeune Guthar, la jeune Irina, rescapés des camps, des ghettos, se prénomment Isaac ou Rivka, mais ils seront toujours – quoi qu'ils disent ou fassent – rescapés des camps et des ghettos. Leurs nuits seront peuplées de cauchemars et le masque craquellera. Qui peut leur jeter la pierre de vouloir se dépouiller de leurs prénoms de pestiférés ? Ils désirent vivre, changer de peau. Mais leur peau, la vraie, s'ils l'ont sauvée, c'est la leur à jamais. Mes parents, en secret, sont en train de choisir celui que je porterai. La version de mon père vaut son pesant d'or. Une fille ? Reine. Un garçon ? Claude. Et donc, si je me prénomme Claude, ce n'est pas pour des prunes.

Ma mère, elle, est entrée en résistance. Je porterai un prénom français, coûte que coûte. Un prénom « importable » au kibboutz, en Palestine. Claude ? Ça n'avait de sens que celui de dire « non » à l'hébreu que ma mère refuse d'apprendre. Elle baragouine, ressort le yiddish de ses parents qu'elle n'a jamais utilisé couramment et s'agglutine au petit noyau des Français du kibboutz qui bravent l'interdit et parlent leur langue en cachette. Mais tous font de même : Allemands, Roumains, Hongrois... Seuls les plus anciens, acharnés, leur serinent et serinent en hébreu : « Mais parlez donc hébreu ! »

Mon père va trouver tout le temps de s'y coller. Une nuit, le kibboutz est cerné par les Anglais. Opération d'envergure menée par 4 000 hommes à la recherche d'armes et de terroristes. Un navire

anglais venait d'être pulvérisé dans le port d'Haïfa. Le kibboutz est encerclé de barbelés, les chiens sont lâchés, les baraques fouillées, les femmes arrachées de leur sommeil, tirées par les cheveux et interrogées jusqu'au lendemain. La routine de toutes les armées occupantes. Tout comme le rassemblement des hommes, embarqués dans des camions et conduits vers Gaza, dans un camp d'internement. Évidemment, ça n'a rien rappelé à tous les Maurice devenus Moïshé, protégés de leurs anciens traumas par leurs nouveaux prénoms. À moins que dans le feu de l'inaction, durant trois mois, entassés dans d'anciens hangars d'avions, dormant sur des lits de camp ou à même le sol, surveillés du haut des miradors nuit et jour, quelques vieux souvenirs enfouis ne soient revenus. Rien, trois fois rien. Quant aux interrogatoires, ils sont quotidiens. Une « grande rafle », sans plus, au dire de mon père. Ça ne lui évoque rien d'autre... qu'une longue attente déprimante. Personne ne sait où sont les armes. Quelles armes ? Elles ont été retrouvées, il y a deux ans, enterrées dans une cache, au kibboutz, exhumées par un gamin qui désirait planter un arbre sur sa pelouse, près du musée Hannah-Senech.

Au retour de mon père, le ventre de ma mère s'est arrondi. Plus que trois mois avant ma naissance. Et ma mère a gamborgé pour quitter le kibboutz. Elle ne veut pas que son enfant lui soit retiré pour ne le voir que le matin et le soir, confié dans la journée et la nuit à une autre qu'elle-même dans une maison d'enfants. Elle veut s'occuper de moi... Excellente intention, prétexte de poids pour abandonner le kibboutz paisiblement sans devoir filer à l'anglaise. Que mon père se soit rallié à cette argumentation m'étonne. Ils étaient à peine, tous deux, devenus *haverim*, membres à part entière du kibboutz, droit de vote à la clé aux assemblées des « camarades ».

Toujours est-il qu'ils se retrouvent – rien dans les mains, rien dans les poches – expulsés du Paradis terrestre, devant affronter la jungle du capitalisme et des villes. Une bourgade plutôt : Kfar-Saba, à une trentaine de kilomètres au nord de Tel-Aviv. Je fais confiance à mon père pour forcer la porte de toutes les administrations et dégoter un logement. Il se voit attribuer un deux pièces-cuisine, deux lits métalliques, deux matelas et deux couvertures : le lot des immigrés. Mes parents s'installent au cœur d'une orangerie. Le travail n'est distribué qu'au compte-gouttes et pour ce qui est de la misère, c'est la débîne. À peine de quoi manger. En attendant ma naissance, mon père m'a préparé un berceau – des photos en témoignent. Des plan-

chettes clouées destinées à la fabrication des caisses d'oranges. Une couverture déchirée en guise de matelas et de la balle d'avoine pour sommier. Un trousseau me sera alloué par la commune, à aller chercher après ma sortie de l'hôpital.

Pauvres, miséreux mais mariés. Mon père est légaliste. Traduire : il connaît la loi pour mieux la transgresser. Le récit de son mariage m'a toujours mis mal à l'aise. Il l'a toujours traité par-dessus la jambe, avec un tel mépris qu'en définitive il semblait marié sans l'être.

– Un mariage célébré par un rabbin ! Tu imagines ça ? J'ai dû faire le guignol, répéter trois phrases, et j'étais marié. Un mariage religieux. Ils ne connaissent pas la mairie, là-bas. Ils m'ont tendu un bout de papier. Fini, bâclé.

Le bout de papier, la *Kétouba*, l'acte de mariage, a disparu. Mon père comme ma mère veulent ignorer ce qu'il est devenu. Pourtant ma naissance est enregistrée à l'Agence consulaire de France, à Tel-Aviv, et mes parents sont bel et bien mariés.

Un autre bout a disparu aussi : mon prépuce. Circoncision obligatoire.

– À l'hôpital, mon garçon ! Et là, pas par un rabbin. C'est un chirurgien qui s'en est chargé... pour l'hygiène, tu comprends ?

J'en souris. Enfant, je voyais un bistouri, une salle d'opération, du sang gicler pour des histoires de propreté. Un chirurgien, peut-être, mais une circoncision tout de même, mon estampille juive.

Je suis donc juif par hygiène, fils légitime par rabbin interposé et français de naissance.

Mes parents se sont accrochés à leur nationalité. J'étais *français*, enregistré à la légation du consulat *français*, de parents *français*, et je portais un prénom *français*. Quel acharnement mon père n'a-t-il pas mis à me faire inscrire sous un prénom *français* à la couleur si peu locale ? Palabres, hurlements et, finalement, il en est sorti un « KLOD » phonétique, absurde, pour l'état civil. À l'évidence, dès ma naissance, le retour en France trottait dans la tête de mes parents. Froid, chômage, dettes chez l'épicier... Mon père en était à vouloir assommer et dévaliser, de nuit, le premier venu afin d'acheter du lait et de quoi me nourrir. Un rude hiver au pays du lait et du miel. Je n'ai été sauvé de la malnutrition que par une assistante sociale et un travail miraculeusement trouvé par mon père. Mais qui, en dehors des voisins compatissants – ouvriers agricoles –, des services

sociaux et administratifs, sait que je suis né ? Certainement pas toute la famille de ma mère, exceptionnellement au complet après la guerre. C'est que, en plus de m'avoir porté, ma mère portait un secret cadennassé. Depuis plus d'un an et demi, du jour où elle s'est éclipsée de Pau avec mon père, elle n'a plus donné signe de vie à ma grand-mère Pauline et à mon grand-père Jules. Dans cet univers clandestin, ma naissance a été clandestine. Pas un mot, une lettre, un message, une explication, un signe envoyé à ses parents. Ma mère, taradée de culpabilité mais de fierté aussi, n'a qu'un souci : demander pardon. C'est moi, le « pardon », l'enfant caché qu'elle va sortir de sa cache pour exister aux yeux de sa famille restée en France.

Je suis, au moment de l'aveu, la dernière poupée russe de la cachotterie familiale. Il y en aura d'autres. Mes parents sont des enfants cachés. Dès qu'ils peuvent vivre à découvert, ils se clandestinisent et se planquent encore pour mettre au monde un enfant qu'ils vont cacher. Une lignée cachée et cachère – je ne le saurai que plus tard.

Le plus difficile est fait. Ma mère a prévenu sa mère et va... pour la grande réconciliation. Les aérogrammes légers s'envolent vers la France. S'envolent aussi, pour mon père, ses illusions sionistes. Elles ne sont plus à l'ordre du jour. Un seul objectif : décamper au plus tôt, se faire admettre par sa nouvelle belle-famille. Je deviens le centre du monde et mon père me mitraille de son 6 x 6. Les photos s'amoncellent chez Grand-Mère Pauline ainsi que les lettres pitoyables de mon père. « Pitoyables » parce qu'elles m'inspirent une profonde tristesse. Elles commencent toutes par « Mes chers parents » ou « Chers parents ». Un orphelin parle. Un orphelin qui écrit au dos de ses propres photos : « Un peu d'affection, SVP ! » Mon père mendiant, c'est insupportable. Il mendiera toute sa vie. J'en comprends les raisons ; c'est tout aussi insupportable. Dans les bafouilles où il se présente, il égrène d'un ton plaintif tous les malheurs de sa vie, tous plus vrais les uns que les autres. Mais ce n'est pas l'attitude qu'on attend d'un père, d'un *Mensch* ; celle qu'il attendra de moi, plus tard. Un *Mensch*, ça se conduit comme ça ! Un *Mensch* ne fait pas ça, ne pleure pas, ne gémit pas, fait face à toutes les situations. Mais je ne suis pas encore un *Mensch*. Je ne suis qu'un tout petit bébé joufflu de deux mois dont mon père se sert pour se faire accepter. Oui, il m'aime. Oui, ma mère m'aime. Oui, ils m'adorent,

SAUVE QUI PEUT...

mais je suis aussi celui par lequel mon père va tenter d'apitoyer les autres. Je suis à la fois « le plus beau bébé du monde » et celui qui ne mange pas à sa faim. Mon père insiste, tartine, noircit le tableau. Comment Grand-Mère peut-elle résister à un tel chantage ? Elle vient de retrouver sa fille, perdue depuis si longtemps. Elle a même lancé un avis de recherche resté lettre morte. Aussi Grand-Mère se démène-t-elle pour rapatrier les deux égarés sionistes et son petit-fils. Elle s'occupe des papiers. Elle emprunte l'argent du voyage. Elle fait tout et même davantage pour qu'en juin 1947 trois citoyens français embarquent à Haïfa, croisant peut-être en direction de Marseille quelques milliers de réfugiés entassés sur des bateaux de fortune qui « montent » vers Eretz-Israël, aussitôt détournés vers Chypre et ses camps d'internement anglais. Je vogue à contre-courant de l'Histoire. Ma mère a triomphé dans son entreprise d'inassimilation et mon père, en secret, pense qu'il va retrouver ses parents déportés. Peut-être sont-ils revenus, eux aussi, ainsi que ses frères, ses cousins, ses cousines ?

Ma mère me porte comme un bouclier pour me déposer sur la table de la salle à manger de Grand-Mère et Grand-Père, 28, rue Garibaldi, Montreuil-sous-Bois, Seine.

Une famille fantôme

J'ignore tout des retrouvailles. Cependant mon père me doit une fière chandelle. Je lui permets d'entrer dans une famille, lui qui n'en a plus : cette rengaine de toute mon enfance. Mais la mémoire photographique est accablante. Pour preuve, la seule photo de groupe rescapée de cette période. Que faisait donc mon père, costume-cravate et pochette blanche, souriant à côté de ma mère dans une robe imprimée, posant au mariage d'une certaine Paulette, à Louviers en 1947 ? Et qu'y faisaient son frère Bernard et sa femme Andrée ? Et Berthe, la femme de son frère Adolphe ? Et Hannah, la femme de son frère Raoul ? Et Rose, ma cousine ? Et José, Daniel, Monique, mes cousins, cousines ? Leurs prénoms apparaissent au dos de la photo, notés de la main de mon père. Curieuse famille de disparus qui, pour la plupart, vivent encore. Mon père s'est bien gardé de me les faire connaître lorsque j'étais gosse puisqu'ils n'existaient pas. Il ne les a sortis de son chapeau que sur mon insistance. J'avais alors passé la quarantaine. Sur une grande feuille de papier, mon père a commencé par le commencement : son arbre généalogique. Soudain, la famille cachée a fait surface. Les enfants cachés de la guerre cachent-ils toujours quelque chose ? Pour moi, ma famille n'existait que sous forme fantomatique. De temps à autre, mon père y faisait allusion. Des gens du côté d'Évreux, Louviers ou Elbeuf... et un énigmatique Bernard, son frère, installé à Dieppe.

– Voilà, c'est tout ce qui reste...

S'il n'en disait pas davantage, c'est qu'un trop lourd secret pesait sur cette famille. J'aurais bien aimé m'en mêler, mais il y avait tant de tristesse dans la voix de mon père qu'elle m'imposait le silence. Quant à l'arbre généalogique, bout de papier sec et froid où s'alignaient, sans visage, noms et prénoms, je l'ai rangé dans un tiroir. Je l'ai ressorti précipitamment après une étrange rencontre, faite à

Évreux où j'étais allé donner une conférence. Une question inattendue m'a été posée: si Mme Gutman, de la boutique rue Chartraine, était de ma famille? Je n'en savais rien. Possible... J'ai été bousculé d'un «Mais vous n'allez pas voir?». Voir qui? Une hésitation. Qu'est-ce que je risquais à entrer dans un magasin de vêtements féminins?

Une femme élégante m'a regardé, intriguée. J'avais été on ne peut plus direct:

– J'aimerais voir Mme Gutman. Il semblerait qu'elle soit de ma famille.

J'ai décliné mon nom. Elle m'a regardé sans bien comprendre.

– Et vous seriez le fils de qui?

– D'Élie.

Un lourd silence. Son visage soucieux, un moment de réflexion, puis son sourire surprenant et son ton sans équivoque:

– Alors vous êtes mon cousin!

L'émotion m'a envahi. Une difficulté à respirer. Des larmes contennes.

– Je veux bien être votre cousin, mais comment?

– Maman, ma mère, était la femme de Raoul, le frère de votre père. Elle est malade. Elle a 91 ans...

Je suis resté sans voix. Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais entendu parler d'un quelconque Raoul, frère de mon père. En quelques secondes, je venais d'hériter d'une cousine et d'une tante très âgée, Hannah. Ma cousine m'a aussitôt invité chez elle. Je n'avais qu'une heure à lui consacrer avant de reprendre le train. Dans un fauteuil profond, j'ai repris ma respiration et mis un peu d'ordre dans cette famille que mon père m'avait cachée, remarquant que l'inverse était tout aussi vrai; mon père avait caché mon existence à ma famille. Cinquante-huit années de plomb volaient en éclats à son insu. Gorge nouée, j'étais assailli de prénoms inconnus. Un foisonnement insensé, étourdissant, que je tâchais de mémoriser sans trop y parvenir.

Ma cousine Rose m'a interrogé.

– Mais que savez-vous sur nous?

– Autant que vous sur moi.

Ensemble, alors, nous avons réuni nos «savoirs» et reconstruit dans la précipitation l'histoire de gens qui n'étaient que des noms sur une feuille de papier laissée dans un de mes tiroirs.

Au commencement, il y a Lajzar, mon grand-père paternel, né en 1876 à Kiernozia, Pologne. D'un premier mariage, il a eu deux enfants : Abraham, dit Adolphe, et Léa. D'un second mariage, toujours en Pologne, Lajzar a engendré Israël, dit Raoul, le mari d'Hannah et le père de ma cousine Rose. Puis il y a Chaya (Hélène), morte de tuberculose à Louviers, et Lebb (Bernard) né en 1916, mon fameux oncle de Dieppe. Un quatrième enfant a été embroché avec sa mère par une baïonnette russe au cours d'un pogrom.

C'est alors que Lajzar arrive en France dans les années 1920 avec tous ses enfants : Adolphe, Léa, Raoul, Hélène, Bernard. Il y rencontre celle qui est ma grand-mère, Freida Stirbul, née à Orkei (Roumanie) en 1896, mère de mon père Élie et de son jumeau, Joseph, mort à huit jours, en 1924.

Un concubinage de courte durée...

C'est l'heure. J'ai la tête farcie, incapable d'émettre un son. Je promets à ma cousine Rose de lui téléphoner et je n'ai pas vu ma tante Hannah. Dans le train, frénétiquement, sur un carnet, j'écris ce que j'ai appris.

Lajzar, déporté en 1942 de Louviers.

Adolphe, déporté en 1942 de Vernon.

Léa, déportée en 1942 de Paris, avec ses deux enfants.

Freida Stirbul, ma grand-mère, déportée de Paris en 1942.

Je frissonne. J'ignore tout de ma grand-mère. Je n'en ai même jamais vu de photo. Qui est-elle ? Que faisait-elle ? En repensant à la photographie rescapée de 1947, je vérifie que mon intuition était bonne : mon père m'a menti. Revenu de Palestine, il a renoué avec sa famille. Puis, d'un coup de Spontex, il l'a effacée. Pourquoi ? A-t-il été mal accueilli ? A-t-il joué la glu d'amour ? S'est-il senti tout petit face à des gens qui avaient réussi ; magasins de confection à Vernon, à Évreux, et qui lui ont fait sentir qu'il était de trop ? Tout est possible. Était-il, à ses propres yeux, le bâtard, fils d'un concubinage ?

J'ai en tête la nuit sans sommeil qui a suivi mon bref séjour à Évreux. L'excitation d'avoir retrouvé un pan entier d'une famille. Le temps perdu qu'il me restait à rattraper. Mais rattraper quoi ? Ce temps qui n'a pas existé n'est pas. Juste des regrets. Et cette toute nouvelle famille, comment s'est-elle comportée avec mon père ?

Peut-être, sans le savoir, l'ai-je vengé, lui l'autodidacte, le raté, avec mon poids de diplômes et ma photo d'écrivain en première page du journal local ?

Et cette liste de déportés que j'ai dressée ? « Déportés. » Est-ce une raison sociale ? « Déportés » : le silence se fait comme s'ils n'avaient pas vécu avant, pendant. On n'en parle pas ; trop de peine pour ceux qui sont restés. Ma tante Hannah ne s'est jamais remariée. Ma cousine Rose avait des sanglots dans la voix en évoquant l'arrestation de son père... et le reste à imaginer. Ou bien alors les déportés sont revenus. Le même silence qui s'installe. Ne pas en parler. Ils ont trop souffert. Ne pas mettre de sel sur les plaies.

Ma rébellion contre ces attitudes convenues. Mon père m'a parlé un jour de la dernière carte postale qu'il avait reçue de sa mère, postée de Drancy. Elle était vivante. Jusqu'à son dernier souffle, elle était vivante. Et cette nuit-là, une rage immense m'est venue contre le très nécessaire, l'indispensable travail de Serge Klarsfeld, son *Mémorial de la déportation des Juifs de France*. Je me suis précipité voir cette horreur, réplique plus scientifique de ce que j'avais écrit sur mon carnet dans le train qui me ramenait à Paris. J'y ai trouvé les convois de mon grand-père Lajzar et de ma grand-mère Freida. Un tableau bien dressé. Date de départ, numéro du convoi, lieu de départ, destination, nombre de déportés, gazés à l'arrivée au camp de concentration, sélectionnés à Auschwitz, survivants en 1945.

Mais où, quand, sont-ils morts vraiment ? En route, de faim, de froid, d'épuisement, de maladie ? Ont-ils été gazés ? Sélectionnés ? C'est à ma grand-mère Freida que j'ai surtout pensé cette nuit-là. J'avais écrit pour elle, quelques années plus tôt, les premières pages des *Passages* et son séjour fictif-réel à Drancy. Et je l'y ai fait mourir. Je n'ai jamais accepté qu'elle parte dans un convoi. Je n'ai jamais voulu qu'elle fasse le grand voyage. Je me suis défendu d'Auschwitz à ma façon. Avec le même entêtement, j'avais déjà accompagné jusqu'à leur dernier souffle les parents de David, héros de *La Maison vide*. Il erre dans les couloirs de l'hôtel Lutétia au retour des déportés, leur photo à la main, et c'est un rescapé qui lui raconte :

J'étais avec eux à Drancy puis dans le wagon à bestiaux où ils nous ont fourrés. Ton père n'arrêtait pas de répéter qu'il fallait faire quelque chose, qu'on n'était pas des animaux, qu'on devait se révolter. Personne ne l'écoutait. Ta mère le calmait. Mais il

